TB

Samedi 13 Janvier 2024

**COMPOSITION de FRANÇAIS – DS3**

**Concours Blanc**

Comme l'a dit Peter Hacker, « la vérité a la dignité, mais rare­ment le charme. Ce sont les illusions de la philosophie, et non ses humbles vérités, qui hypnotisent ». Ce n'est pas seule­ment vrai en philosophie, mais, semble-t-il, de façon tout à fait générale. On peut dire également de la vérité qu'elle a le plus souvent les louanges, mais rarement les faveurs et les hon­neurs. Ce n'est pas par elle qu'on est le plus spontanément attiré et séduit ; et ce n'est pas elle qui est le plus aimée ni le plus facilement crue. Avec la fausseté, c'est le contraire : elle a en principe l'opprobre, mais cela ne l'empêche apparemment pas d'avoir, malgré tout, le plus souvent en pratique la réus­site et le pouvoir. Officiellement, elle est dévaluée et même discréditée, mais elle a l'avantage d'être généralement beau­coup plus attrayante que la vérité et de susciter plus facile­ment l'adhésion. Il y a donc de bonnes raisons de penser que celle des deux notions qui est première et fondamentale n'est pas la vérité, mais la fausseté. Comme le dit Valéry, avec lequel, je crois, Musil aurait été en l'occurrence d'accord, « c'est une sorte de loi absolue que partout, en tous lieux, à toute période de la civilisation, dans toute croyance, au moyen de quelque discipline que ce soit, et sous tous les rap­ports, le faux supporte le vrai — le vrai se donne le faux pour ancêtre, pour cause, pour auteur, pour origine et pour fin, sans exception ni remède — et le vrai engendre ce faux dont il exige d'être soi-même engendré. Toute antiquité, toute causalité, tout principe des choses sont inventions fabuleuses et obéissent aux lois simples. Que serions-nous sans le secours de ce qui n'existe pas ? Peu de chose, et nos esprits bien inoc­cupés languiraient si les fables, les méprises, les abstractions, les croyances et les monstres, les hypothèses et les prétendus problèmes de la métaphysique ne peuplaient d'images sans objet nos profondeurs et nos ténèbres naturelles ».

Par rapport à la vérité, la fausseté semble jouir, à bien des égards, du même genre d'avantage que la bêtise par rapport à l'intelligence. Musil, dans *L'Homme sans qualités,* soulève ironiquement, à propos de la bêtise, la question suivante : si elle ne présentait pas toutes les apparences de l'intelligence, pourrait-elle encore exister ? « Si la bêtise, vue du dedans, écrit-il, ne ressemblait pas à s'y méprendre au talent, si, vue du dehors, elle n'avait pas toutes les apparences du progrès, du génie, de l'espoir et de l'amélioration, personne ne vou­drait être bête et il n'y aurait pas de bêtise. Tout au moins serait-il aisé de la combattre. Le malheur est qu'elle ait quelque chose d'extraordinairement naturel et convaincant. » On peut, de toute évidence, se poser le même genre de question à propos de la fausseté : si elle ne ressem­blait pas la plupart du temps à s'y méprendre à la vérité, com­ment pourrait-elle être crue aussi facilement et avec autant d’opiniâtreté ? Elle aussi, comme la bêtise, a généralement quelque chose d'extraordinairement naturel et convaincant qui fait qu'il est particulièrement malaisé de la combattre. Le problème difficile et douloureux auquel on est confronté ici est qu'il n'est pas nécessaire d'être vrai pour être reconnu comme tel et que le fait d'être vrai peut même constituer, sur ce point, un désavantage : la meilleure façon d'être accepté comme vrai n'est pas nécessairement celle qui consiste à l'être effectivement. C'est une chose qui, pour Nietzsche, a ten­dance à devenir encore plus frappante dans une époque comme la nôtre, qui est celle des masses et celle du théâtre. Musil cite un passage de *Der Fall Wagner,* où il est dit que « dans les cultures de décadence, partout où la décision tombe entre les mains des masses, l'authenticité devient superflue, désavantageuse, rétrograde. Seul l'acteur éveille encore le grand enthousiasme. Du même coup se lève pour l'acteur l'âge d'or ». Nietzsche fait référence, sur cette question, à un propos d'acteur, dû à Talm, qui lui semble constituer justement le symbole de l'époque : « On est acteur, par le fait que l'on a *une* intuition d'avance sur le reste des hommes : ce qui doit agir comme vrai ne doit pas être vrai. La phrase est formulée par Talma : elle contient toute la psychologie de l'acteur, elle contient — n'en doutons pas ! — également sa morale. La musique de Wagner n'est jamais vraie. Mais *on la tient pour telle ;* et de cette façon les choses sont en ordre. »

On peut retenir de ce que Nietzsche dit que nous en sommes peut-être arrivés effectivement à un stade où tout le monde a intégré plus ou moins le principe de l'acteur, qui est que, si on veut qu'une chose donne l'im­pression d'être vraie et soit acceptée comme telle, non seu­lement il n'est pas nécessaire qu'elle le soit, mais encore il vaut mieux qu'elle ne le soit pas.

**Jacques Bouveresse, *Peut-on ne pas croire ? Sur la vérité, la croyance et la foi*, 2007**

**RÉSUMÉ DE TEXTE** (8 points)

Résumez le texte en 150 mots (avec une marge de plus ou moins 10 %).

Indiquez le nombre de mots à la fin du résumé, en respectant un décompte conforme à celui des typographes : « il n’est pas », « c’est-à-dire », et « le plus grand » comptent respectivement pour 4, 4 et 3 mots.

**QUESTION DE VOCABULAIRE**(2 points)

Expliquez, en vous appuyant sur le contexte, le sens de l’expression « la fausseté ressem­ble la plupart du temps à s'y méprendre à la vérité »

**DÉVELOPPEMENT** (10 points)

**Croire le faux est d’autant plus simple que « [la fausseté] ressem­ble à s'y méprendre à la vérité »**

Vous discuterez cette affirmation en vous appuierez sur votre lecture des œuvres de Laclos, Musset et Arendt au programme.